

# Sans Famille

Par  
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)



J'ai dit que le père cultivait les giroflées : c'est une culture assez facile que les jardiniers des environs de Paris réussissent à merveille, témoin les grosses plantes trapues garnies de fleurs du haut en bas qu'ils apportent sur les marchés aux mois d'avril et de mai. La seule habileté nécessaire au jardinier qui cultive les giroflées, est celle qui consiste à choisir des plantes à fleurs doubles, car la mode repousse les fleurs simples. Or, comme les graines qu'on sème donnent dans une proportion à peu près égale des plantes simples et des plantes doubles, il y a un intérêt important à ne garder que les plantes doubles; sans cela on serait exposé à soigner chèrement cinquante pour cent de plantes qu'il faudrait jeter au moment de les voir fleurir, c'est-à-dire après un an de culture. Ce choix se nomme "l'essimplage" et il se fait à l'inspection de certains caractères qui se montrent dans les feuilles et dans le port de la plante. Peu de jardiniers savent pratiquer cette opération de "l'essimplage", et même c'est un secret qui s'est conservé dans quelques familles. Quand les cultivateurs de giroflées ont besoin de faire leur choix de plantes doubles, ils s'adressent à ceux de leurs confrères qui possèdent ce secret, et ceux-ci "vont en ville", ni plus ni moins que des médecins ou des experts, donner leur consultation.

Le père était un des plus habiles "essimpleurs" de Paris; aussi au moment où doit se faire cette opération toutes ses journées étaient-elles prises. C'était alors pour nous et particulièrement pour Etienne notre mauvais temps, car entre confrères on ne se visite pas sans boire un litre, quelquefois deux, quelquefois trois, et quand il avait ainsi visité deux ou trois jardiniers, il rentrait à la maison la figure rouge, la parole embarrassée et les mains tremblantes.

Jamais Etienne ne se couchait sans qu'il fût rentré, même quand il rentrait tard, très tard.

Alors si j'étais éveillé, ou si le bruit qu'il faisait me réveillait, j'entendais de ma chambre leur conversation.

—Pourquoi n'es-tu pas couchée? disait le père.

—Parce que j'ai voulu voir si tu n'avais besoin de rien.

—Ainsi mademoiselle Gendarme me surveille!

—Si je ne veillais pas, à qui parlerais-tu?

—Tu veux voir si je marche droit; eh bien! regarde, je parie que je vais à la porte des enfants sans quitter ce rang de pavés.

Un bruit de pas inégaux retentissait dans la cuisine, puis il se faisait un silence.

—Lise va bien? disait-il.

—Oui, elle dort; si tu voulais ne pas faire de bruit.

—Je ne fais pas de bruit, je marche droit, il faut bien que je marche droit puisque les filles accusent leur père. Qu'est-ce qu'elle a dit en ne me voyant pas rentrer pour souper.

—Elle a regardé ta place.

—Ah! elle a regardé ma place.

—Oui.

—Plusieurs fois? Est-ce qu'elle a regardé plusieurs fois?

—Souvent.

—Et après?

—Ses yeux disaient que tu n'étais pas là.

—Alors elle te demandait pourquoi je n'étais pas là, et tu répondais que j'étais avec les amis.

—Non, elle ne me demandait rien, et je ne lui disais rien: elle savait bien où tu étais.

—Elle le savait, elle savait que... Elle s'est bien endormie?

—Non; il y a un quart d'heure seulement que le sommeil l'a prise, elle voulait t'attendre.

—Et toi, qu'est-ce que tu voulais?

—Je voulais qu'elle ne te vit pas rentrer.

Puis après un moment de silence:

—Tiennette, tu es une bonne fille; écoute, demain je vais chez Louisot, eh bien! je te jure, tu entends bien, je te jure de rentrer pour souper; je ne veux plus que tu m'attendes, et je ne veux pas que Lise s'endorme tourmentée.

Mais les promesses, les serments ne servaient pas toujours et il n'en rentrait pas moins tard, une fois qu'il acceptait un verre de vin. A la maison, Lise était toute-puissante, dehors elle était oubliée.

—Vois-tu, disait-il, on boit un coup sans y penser parce qu'on ne peut pas refuser les amis; on boit le second parce qu'on a bu le premier, et l'on est bien décidé à ne pas boire le troisième; mais boire donne soif. Et puis, le vin vous monte à la tête; on sait que quand on est lancé on oublie les chagrins; on ne pense plus aux créanciers; on voit tout éclairé par le soleil; on sort de sa peau pour se promener dans un autre monde, le monde où l'on désire aller. Et l'on boit. Voilà.

Il faut dire que cela n'arrivait pas souvent. D'ailleurs la saison de l'essimplage n'est pas longue, et quand cette saison était passée le père, n'ayant plus de motifs pour sortir, ne sortait plus. Il n'était pas homme à aller au cabaret tout seul, ni par paresse à perdre son temps.

La saison des giroflées terminée, nous préparions d'autres plantes, car il est de règle qu'un jardinier ne doit pas avoir une seule place de son jardin vide: aussitôt que des plantes sont vendues d'autres doivent les remplacer.

L'art pour un jardinier qui travaille en vue du marché est d'apporter ses fleurs sur le marché au moment où il a chance d'en tirer le plus haut prix. Or, ce moment est celui des grandes fêtes de l'année: la Saint-Pierre, la Sainte-Marie, la Saint-Louis, car le nombre est considérable de ceux qui s'appellent Pierre, Marie, Louis ou Louise et par conséquent le nombre est considérable aussi des pots de fleurs ou des bouquets qu'on vend ces jours-là et qui sont destinés à souhaiter la fête à un parent ou à un ami. Tout le monde a vu la veille de ces fêtes les rues de Paris pleines de fleurs, non seulement dans les boutiques ou sur les marchés, mais encore sur les trottoirs, au coin des rues, sur les marches des maisons, portout, où l'on peut disposer un étalage.

Le père Acquin, après sa saison de giroflées, travaillait en vue des grandes fêtes du mois de juillet et du mois d'août, surtout du mois d'août, dans lequel se trouvent la Sainte-Marie et la Saint-Louis, et pour cela nous préparions des milliers de reines-marguerites, des fuchsias, des lauriers-roses tout autant que nos châssis et nos serres pouvaient en contenir: il fallait que toutes ces plantes arrivassent à floraison au jour dit; ni trop tôt, elles auraient été passées au moment de la vente, ni trop tard, elles n'auraient pas encore été en fleurs. On comprend que cela exige un certain talent, car on n'est pas maître du soleil, ni du temps, qui est plus ou moins beau. Le père Acquin était passé maître dans cet art, et jamais ses plantes n'arrivaient trop tôt ni trop tard. Mais aussi que de soins, que de travail!

Au moment où j'en suis de mon récit, notre saison s'annonçait comme devant être excellente; nous étions au 5 août et toutes nos plantes étaient à point: dans le jardin, en plein air, les reines-marguerites montraient leurs corolles prêtes à s'épanouir, et dans les serres ou sous les châssis dont le verre était soigneusement blanchi au lait de chaux pour tamiser la lumière, fuchsias et lauriers-roses commençaient à fleurir: ils formaient de gros buissons ou des pyramides garnies de boutons du haut en bas, le coup d'oeil était superbe; et, de temps en temps, je voyais le père se frotter les mains avec contentement.

—La saison sera bonne, disait-il à ses fils.

En riant tout bas, il faisait le compte de ce que la vente de toutes ces fleurs lui rapporterait.

On avait rudement travaillé pour en arriver là et sans prendre une heure de congé, même le dimanche; cependant tout étant à point et en ordre, il fut décidé que pour notre récompense nous irions tous dîner ce dimanche 5 août à Arcueil chez un des amis du père, jardinier comme lui; Capi lui-même serait de la partie. On travaillerait jusqu'à trois ou quatre heures, puis quand tout serait fini, on fermerait la porte à clef, l'on s'en irait gaiement, et on arriverait à Arcueil, vers cinq ou six heures,

puis après dîner on reviendrait tout de suite pour ne pas se coucher trop tard et être au travail le lundi de bonne heure, frais et dispos.

Il fut fait ainsi qu'il avait été décidé, et quelques minutes avant quatre heures, le père tournait la clef dans la serrure de la grande porte.

—En route tout le monde! dit-il joyeusement.

—En avant Capi!

Et prenant Lise par la main, je me mis à courir avec elle accompagné par les aboiements joyeux de Capi qui sautait autour de nous. Peut-être croyait-il que nous nous en allions pour longtemps sur les grands chemins, ce qui lui aurait mieux plu que de rester à la maison, où il s'ennuyait, car il ne m'était pas toujours possible de m'occuper de lui, — ce qu'il aimait par-dessus tout.

Nous étions tous endimanchés et superbes avec nos beaux habits à manger le rôti. Il y avait des gens qui se retournaient pour nous voir passer. Je ne sais pas ce que j'étais moi-même, mais Lise, avec son chapeau de paille, sa robe bleue et ses bottines de toile grise était bien la plus jolie petite fille qu'on pût voir, la plus vivante; c'était la grâce dans la vivacité; ses yeux, ses narines frémissantes, ses épaules, ses bras, ses mains, tout en elle parlait et disait son plaisir.

Le temps passa si vite que je n'en eus pas conscience; tout ce que je sais, c'est que comme nous arrivions à la fin du dîner, l'un de nous remarqua que le ciel s'emplissait de nuages noirs du côté du couchant, et comme notre table était servie en plein air sous un gros sureau, il nous fut facile de constater qu'un orage se préparait.

—Les enfants, il faut se dépêcher de rentrer à la Glacière.

A ce mot il y eut une exclamation générale:

—Déjà!

Lise ne dit rien, mais elle fit des gestes de dénégation et de protestation.

—Si le vent s'élève, dit le père, il peut chavirer les panneaux: en route!

Il n'y avait pas à répliquer davantage; nous savions tous que les panneaux vitrés sont la fortune des jardiniers, et que si le vent casse les verres, c'est la ruine pour eux.

—Je pars en avant, dit le père; viens avec moi, Benjamin, et toi aussi Alexis, nous prendrons le pas accéléré. Remi viendra en arrière avec Etienne et Lise.

Et sans en dire davantage, ils partirent à grands pas, tandis que nous les suivions moins vite, réglant notre marche, Etienne et moi, sur celle de Lise.

Il ne s'agissait plus de rire, et nous ne courions plus, nous ne gambadions plus.

Le ciel devenait de plus en plus noir et l'orage arrivait rapidement, précédé par des nuages de poussière que le vent, qui s'était élevé, entraînait en gros tourbillons. Quand on se trouvait pris dans un de ces tourbillons il fallait s'arrêter, tourner le dos au vent, et se boucher les yeux avec les deux mains car on était aveuglé; si l'on respirait on sentait dans sa bouche un goût de cailloux.

Le tonnerre roulait dans le lointain et ses grondements se rapprochaient rapidement se mêlant à des éclats stridents.

Etienne et moi nous avions pris Lise par la main, et nous la tirions après nous, mais elle avait peine à nous suivre, et nous ne marchions pas aussi vite que nous aurions voulu.

Arriverions-nous avant l'orage?

Le père, Benjamin et Alexis, arriveraient-ils?

Pour eux, la question était de tout autre importance; pour nous, il s'agissait simplement de n'être pas mouillés, pour eux de mettre les châssis à l'abri de la destruction, c'est-à-dire de les fermer pour que le vent ne pût pas les prendre en dessous et les culbuter pêle-mêle.

Les fracas du tonnerre étaient de plus en plus répétés, et les nuages s'étaient tellement épaissés qu'il faisait presque nuit; quand le vent les entr'ouvrait on apercevait dans leurs tourbillons noirs des profondeurs cuivrées. Evidemment ces nuages allaient crever d'un instant à l'autre.

Chose étrange, au milieu des éclats du tonnerre nous entendîmes un bruit formidable qui arrivait sur nous, et qui était inexplicable; il semblait que c'était un régiment de cavaliers qui se précipitaient pour fuir l'orage.